

**JÉRÔME GARCIN,
EN TOUTE SUBJECTIVITÉ**



Les plaidoyers de Jérôme Garcin se caractérisent par leur précision, dans l'enthousiasme ou la causticité. Une vertu qui jalonne les partitions de cet homme-orchestre de la critique, que ce soit en sa qualité d'auteur, de rédacteur en chef de *L'Événement du Jeudi*, d'animateur de l'émission *Le Masque et la Plume* sur Radio France ou bien dans le cadre de ses responsabilités au sein de la Comédie Française. Lucide dans ses éreintements ou ses éloges, il souligne à chaque fois que la subjectivité du critique révèle toujours la sensibilité de l'homme dissimulé derrière le professionnel.

* * * *

CONTRE-VOX : L'opposition, formulée par Roland Barthes, entre texte de plaisir (qui contente, rassure) et texte de jouissance (qui reconforte, inquiète) vous paraît-elle pertinente ?

Jérôme GARCIN : C'est une opposition intéressante, mais purement rhétorique, dans la mesure où un même livre peut procurer et le plaisir, et la jouissance.

Comment évaluer la valeur d'un texte littéraire ? A son universalité ? A sa postérité ?

Les critères d'évaluation ne sont pas les mêmes pour un critique de journal et pour un universitaire. En ce qui me concerne, je ne vois guère que mes propres critères, où n'entrent ni l'universalité, ni la postérité, mais la seule subjectivité.

© Jérôme GARCIN, Alain-Claude GICQUEL et CONTRE-VOX, 1995
photographie : droits réservés

<http://www.multimania.com/acg>
<http://www.creaweb.fr/acg>

Le Livre va mal, dit-on, alors que les chiffres d'affaires n'ont jamais été aussi florissants. Certes cela résulte d'une migration du marché vers des territoires plus lucratifs que la création contemporaine... A ce propos, que pensez-vous des "clips littéraires", ces classiques réduits, ces ouvrages du domaine public que de nombreux éditeurs "relookent" avant de les servir au public dans des collections bon marché ? Ces tentatives sont-elles susceptibles de relancer le goût de la lecture ?

Si vous faites allusion aux nouvelles collections à 10 francs (style Mille et une nuits), je ne partage ni votre mépris ("clips littéraires"), ni votre scepticisme. Dans cette collection, les classiques ne sont pas "réduits", ce sont seulement des textes brefs. Je suis convaincu qu'ils incitent un nouveau public à la lecture, je pense qu'ils répondent opportunément à la crise économique et sociale que nous vivons, enfin je ne suis pas mécontent que, par leur succès, ils perturbent les éditeurs traditionnels de livres de poche dont, contrairement à leur fonction, les prix n'ont jamais été si élevés.

Comment expliquez-vous le regain d'intérêt (au-delà du phénomène de mode ou du coup éditorial) pour les textes fondateurs de la culture gréco-latine ?

La France retrouve son latin parce que les nouvelles traductions sont claires, sobres, parfois même goûteuses (voir l'anthologie de Chantal Labre : *Rome et l'amour*), alors qu'elles étaient autrefois pompeuses et hiératiques. Je pense aussi que des écrivains comme Pascal Quignard et des spécialistes comme Paul Veyne participent activement de cette résurrection. Cela dit, soyons lucides : le grand public aime dans cette littérature ce qui correspond à son besoin ; le vade-mecum y triomphe (*Savoir vieillir* de Cicéron, *Apprendre à vivre* de Sénèque, *le Temps à soi* de Pline le Jeune, etc.). Signe des temps de désarroi : la morale portative l'emporte sur la polémique ou la tragédie. Les auteurs latins sont assimilés à des directeurs de conscience : voir le succès en librairie des *Lettres à Lucilius* le lendemain du suicide de Pierre Bérégovoy !

Quelle est la part de responsabilité de la critique dans la baisse du nombre des lecteurs de romans français contemporains ?

La responsabilité est très grande. Les critiques littéraires, contrairement aux critiques de cinéma, ne sont plus prescripteurs. Ils ont trop, pour des raisons douteuses, conseillé de mauvais romans. Le public ne les croit plus. Désormais, plus les critiques s'enthousiasment, plus les lecteurs sont sceptiques. Alors, ils se réfugient dans les collections de poche, qui les rassurent...

Quels écrivains vous paraissent surestimés ? Quels sont ceux qui au contraire vous semblent victimes du système ?

Je ne répondrai pas à cette question. J'ai horreur des hit-parades. Il y a deux ans, *Le Figaro* avait lancé une enquête sur le thème : "Quels sont les écrivains surévalués ?" Si j'ai bon souvenir, M. Alain Bosquet jugeait Cioran surévalué, M. Pierre-Jean Rémy jugeait Céline surévalué, madame Geneviève Dormann jugeait Le Clézio surévalué, M. Yves

© Jérôme GARCIN, Alain-Claude GICQUEL et CONTRE-VOX, 1995
photographie : droits réservés

<http://www.multimania.com/acg>
<http://www.creaaweb.fr/acg>

Berger jugeait Prévert et Jabès surévalués ! Je vous laisse “évaluer” par vous-mêmes l’autorité des juges.

Vous avez souvent stigmatisé le cumul des pouvoirs dans les milieux littéraires. Etant vous-même critique et auteur, que répliqueriez-vous à une attaque insinuant que vous-même...?

J’ai toujours dénoncé, avec clarté, le cumul des fonctions déontologiquement incompatibles. On ne peut pas être à la fois éditeur et critique, c’est-à-dire pratiquer un commerce et faire sa publicité. Mais rien n’empêche d’être à la fois critique à la radio et dans la presse écrite. Dans mon cas précis, si je suis un journaliste qui, parfois (très rarement), publie un livre, je n’ai aucune fonction, officielle ou officieuse, dans l’édition.

Est-il aisé d’être à la fois “critique subjectif” et “auteur objectif” ?

Critique ou auteur, je suis toujours subjectif. Dans ces domaines, l’objectivité n’existe pas.

L’information dans le milieu des Lettres est truquée, vous l’avez dit vous-même dans un article paru dans l’Événement du Jeudi. Par exemple, lorsque l’on entend parler de chiffres de ventes, il s’agit en fait de mises en place. Comment se fait-il, à votre avis, que les auteurs eux-mêmes tolèrent ce jeu pipé ?

Les auteurs n’ont pas le choix. Seul l’éditeur a le pouvoir de décision au moment de la mise en place d’un livre.

Serait-il envisageable alors que nos aînés ne l’ont pas fait, de mettre sur pied une éthique, une déontologie littéraire ? Ne serait-ce pas prendre le risque de réduire le champ d’action de la littérature ?

Pas plus qu’on ne saurait, malgré les efforts obstinés de M. Toubon, imposer dans le langage courant un usage coercitif des seuls mots français, l’on ne saurait mettre en place une “déontologie littéraire”. C’est une question de confiance, pas un problème législatif. Il suffirait simplement qu’en France l’on appliquât la distinction des fonctions chère aux anglo-saxons (on est critique ou éditeur, pas l’un et l’autre ; on ne peut être à la fois juré et éditeur) pour retrouver, chez nous, une vie littéraire stimulante, pour sortir de cette suspicion généralisée qui pourrit le “milieu”. De la même manière, la substitution de jurys tournants aux actuels jurys (de véritables rentes à vie !) redonnerait aux grands prix littéraires leur lustre perdu.

Lorsque l’on compare la complaisance de la critique actuelle - cela vaut pour d’autres médias comme le cinéma - avec les légendaires querelles du siècle passé opposant auteurs, journalistes et chroniqueurs, parfois même jusqu’au duel ; à quel moment la littérature a-t-elle perdu de cette vivacité qui en garantissait la pérennité ?

Cela date, me semble-t-il, des premières émissions littéraires télévisées qui ont retiré à la presse écrite sa légendaire puissance. La critique s'est vue reléguée à un rôle marginal, elle a abdiqué de toutes ses ambitions, de toutes ses rigueurs.

Est-il toujours d'actualité de réclamer une critique de combat ? Les revues littéraires peuvent-elles jouer un rôle actif dans ce projet ?

Ces dernières années, seules les revues (de *l'Infini* à *Quai Voltaire*, d'*Esprit* à *la Règle du Jeu*, des *Temps Modernes* au *Débat*) ont joué, me semble-t-il, le jeu indispensable de la polémique, seules elles ont créé, sur la littérature, l'art, et les idées, les grands débats contemporains.

Pensez-vous qu'il y ait un lien étroit entre le crédit que l'on vous accorde aujourd'hui et le fait de n'avoir jamais "baissé la garde" en tant que critique ?

J'ignore et je me moque du "crédit" que l'on pourrait m'accorder. Seul m'importe d'être, le plus souvent possible, en accord avec moi-même, c'est-à-dire le plus éloigné possible du milieu littéraire, que je ne fréquente pas.

Ne craignez-vous pas que vos multiples responsabilités n'affectent l'indépendance de votre humeur, de vos jugements ?

Quelles multiples activités ? Faire un journal et une émission de radio ? Je ne travaille pas dans l'édition, je ne siége pas dans les grands jurys littéraires, je ne suis pas à la télévision... Rien dans mon travail de journaliste ne m'empêche d'être libre ; ou plutôt tout (au *Masque et la Plume* comme à *l'Événement du Jeudi*) me permet de l'être. Mais il est vrai que je ne conçois pas de réduire mon métier à la lecture des livres. J'ai besoin d'aller au cinéma, au théâtre, et de suivre l'actualité au jour le jour.

Comment se manifestent aujourd'hui les pressions directes ou déguisées sur la critique ?

Le critique est moins victime de "pressions" que d'amitiés feintes et encombrantes.

Sous prétexte de distinguer l'oeuvre de l'homme, la survalorisation actuelle des écrivains de la collaboration n'est-elle pas, avant tout, une affaire commerciale puisant sa stratégie dans les polémiques déclenchées ?

C'est une question qu'il faut poser aux éditeurs. Mais il me semble que le succès du *Journal* de Drieu (quelque 20.000 exemplaires vendus) doit moins à l'écrivain Drieu qu'aux années d'Occupation dont il rend compte, de l'intérieur.

A travers votre volonté de nous faire aimer Jean Prévoist (cf. Pour Jean Prévoist, Gallimard, 1994), n'exprimeriez-vous pas indirectement une sorte de postulat ? A savoir qu'un auteur digne d'intérêt le serait tout autant par son intégrité personnelle que par la nature de ses écrits...

© Jérôme GARCIN, Alain-Claude GICQUEL et CONTRE-VOX, 1995
photographie : droits réservés

<http://www.multimania.com/acg>
<http://www.creaaweb.fr/acg>

Non. J'ai aimé les livres de Prévost bien avant de connaître sa vie et sa mort exemplaires. Au contraire, "l'intégrité" de Saint-Exupéry n'a jamais suffi à me rendre ses écrits dignes d'un grand intérêt.

Toujours à propos de Jean Prévost (mais nous pourrions ajouter Vercors) que vous opposez à Brasillach, Céline, Guitry, Rebatet, Chardonne ou Jouhandeau, vous semblez mettre l'homme en avant... N'est-ce dangereux lorsque l'on compare cela avec l'attitude de nombreux auteurs qui, aujourd'hui, semblent travailler davantage leur image que leurs textes ?

Je ne mets pas "l'homme en avant", mais les textes. Je place ceux de Céline au-dessus de tout ce qui a paru avant et après Guerre. Je ne crois pas, en revanche, que ceux de Vercors résisteront au temps. Mais je pense qu'on crédite, par exemple, l'oeuvre (à mon goût mineure) de Brasillach de qualités littéraires qui ne tiennent qu'à son engagement pro-nazi et à son exécution à la Libération. On confond souvent la fascination qu'exercent les destinées noires et l'ambition littéraire de ces anti-héros.

Attendez-vous quelque chose du roman français contemporain ?

Qu'il survive à la crise qu'il a lui-même générée.

Propos recueillis par
Alain-Claude GICQUEL